

ciences, si les écoles qu'il vient de visiter ne sont pas de bonne foi les plus belles d'Amérique. Que toutes y arrivent, c'est impossible; mais que toutes y tendent, c'est l'important; et c'est ce qui explique l'ardeur et la rapidité du mouvement de progrès qui les anime, disons mieux, qui les entraîne.

B.

P E D A G O G I E

Pestalozzi

(suite)

L'année 1798 ouvrit à Pestalozzi une carrière nouvelle: de privée qu'elle avait été jusqu'ici, son action va prendre un caractère public.

L'intervention française qu'il redoutait d'abord pour son pays, comme le montrent ses lettres à Fellemberg de 1792 à 1795, se produisit sous le Directoire. Après la glorieuse campagne d'Italie, celui-ci crut devoir prendre parti pour Genève et le canton de Vaud contre l'aristocratie bernoise, et la Suisse occupée militairement, se vit imposer la constitution de l'an III. La résistance au nouvel ordre de chose se concentra dans les cantons qui avaient été le berceau de la liberté helvétique: Schwitz, Uri et Unterwald. Le peuple prit les armes, et une émeute éclata à Stanz: elle fut réprimée par l'armée française d'occupation, mais il resta dans le pays de nombreux orphelins et une misère immense.

Pestalozzi, qui avait autrefois lutté contre l'aristocratie de Zurich en faveur des campagnes, s'était rallié aux idées unitaires; il comptait d'ailleurs des amis parmi les directeurs de la république helvétique, notamment Stapfer, ministre des arts et des sciences.

Il fut chargé d'organiser, moyennant un traitement de 3000 livres, une école normale pour former de bons instituteurs pour les campagnes. En attendant le choix d'un local, il dirigea la rédaction de la *Feuille populaire suisse*, journal destiné à combattre l'opposition que rencontrait le nouveau gouvernement. Mais après le désastre de Stanz (septembre 1798), il fut choisi pour recueillir les orphelins et les enfants pauvres des cantons insurgés.

Il reprenait avec joie, pour le compte de l'État, la tentative qu'il avait faite à Neuhof en son nom privé. Malgré la résistance de sa femme, qui resta à Neuhof, il s'installa dans un couvent en mauvais état, à Stanz, et y reçut les premiers enfants en janvier 1799. Là, il rencontra des difficultés de tous genres: Il était parvenu cependant, au bout de cinq mois, à réunir 80 orphelins et à modifier heureusement leurs dispositions morales, quand les événements militaires firent transformer son établissement en un hôpital. Pestalozzi licencia les orphelins et se retira, épuisé et crachant le sang, aux bains du Gurnigel, avec une indemnité de 400 livres (juin 1799).

Dans une lettre au fils de l'illustre Gessner, Pestalozzi nous a laissé comme un compte-rendu de l'œuvre qu'il avait dû tenter à Stanz. En voici les passages les plus intéressants:

"J'ouvris l'établissement seul avec ma femme de ménage, sans aucun aide, ni pour l'instruction, ni pour les soins physiques des enfants. Personne sur la terre n'aurait voulu entrer dans mes vues pour l'éducation des enfants; et alors je ne connaissais à peu près personne qui eût pu le faire. Plus les hommes que j'aurais pu m'associer étaient instruits, et moins ils me comprenaient, et moins ils étaient capables de se fixer, même en théorie,

aux simples points de départ auxquels je cherchais à venir.

"Je voulais prouver, par mon essai, que l'éducation publique doit imiter les moyens qui font le mérite de l'éducation domestique, et que ce n'est que par cette imitation, qu'elle doit avoir du prix pour l'humanité.

"Tout bonne éducation exige que l'œil maternel puisse lire sûrement jour par jour, heure par heure, tout changement de l'âme de l'enfant, dans ses yeux, sur ses lèvres et sur son front.

"Elle exige essentiellement que la force de l'éducateur ne soit pas autre chose que la force d'un père, vivifiée par l'ensemble des circonstances de la vie domestique.....

"Ce ne sont pas quelques actions rares et isolées qui forment l'opinion et les sentiments des enfants; c'est la masse des impressions qui se répètent jour par jour et heure par heure, leur faisant éprouver en vérité l'inclination ou l'aversion que l'on a pour eux. Voilà ce qui décide la disposition générale de leurs sentiments; disposition d'après laquelle ils jugent des actions isolées.

"C'est pourquoi les punitions des pères et des mères font rarement une impression fâcheuse. Mais il en est tout autrement des maîtres d'école et autres instituteurs qui ne sont pas jour et nuit avec les enfants, et ne soutiennent pas avec eux les rapports qui résultent d'un ménage commun. Il manque à ceux-ci mille circonstances favorables pour gagner le cœur de leurs élèves, pour lesquels ils ont toujours quelque chose d'étranger qui les distingue à leurs yeux des personnes auxquelles les enfants sont unis par une vie commune.....

"Cependant, alors déjà, dans le travail des enfants, j'accordais beaucoup moins d'importance au gain actuel qu'à l'exercice corporel qui, en développant leur force et leur adresse, devait leur procurer plus tard un gain certain. De même IL CONSIDÉRAIS CE QU'ON NOMME ORDINAIRE-  
MENT L'INSTRUCTION DES ENFANTS COMME DEVANT ÊTRE UN EXERCICE DES FACULTÉS, ET JE TROUVAIS IMPORTANT D'EXERCER D'ABORD L'ATTENTION, L'ESPRIT D'OBSERVATION ET LA MÉMOIRE, ET DE DONNER DE LA FORCE A CES POUVOIRS, AVANT DE METTRE EN ŒUVRE L'ART DE JUGER ET DE RAISONNER; à mes yeux c'était le meilleur moyen d'éviter le danger de faire de ces discoureurs superficiels et présomptueux, dont les jugements erronnés sont bien plus funestes au bonheur et aux progrès de l'humanité, que l'ignorance des hommes simples et de bons sens.

"J'apprenais moi-même avec les enfants. Mon but était de simplifier tellement tous les moyens d'enseignement, que l'homme le plus ordinaire pût parvenir facilement à instruire ses enfants lui-même; mais peu à peu les écoles deviendraient presque superflues pour les premiers éléments. DE MÊME QUE LA MÈRE DONNE A SON ENFANT SA PREMIÈRE NOURRITURE PHYSIQUE, DE MÊME ELLE EST INSTITUÉE DE DIEU POUR LUI DONNER SA PREMIÈRE NOURRITURE SPIRITUELLE; ET JE REGARDE COMME TRÈS-GRAND LE MAL QU'ON FAIT AU PETIT ENFANT EN L'ÉLEVANT PRÉMATURÉ-  
MENT A LA CHAMBRE DE LA FAMILLE, POUR LE SOUMETTRE AUX PROCÉDÉS ARTIFICIELS DE L'ÉCOLE. Le temps approche où les moyens d'enseignement seront assez simplifiés pour que chaque mère, tout en instruisant ses enfants sans secours étranger, puisse poursuivre elle-même sa propre instruction. Et cette opinion est justifiée par mon expérience; j'ai vu quelques-uns des mes enfants croître et se former de manière à suivre mes traces. Puis, j'en suis plus que jamais convaincu, dès que nous aurons des établissements d'instructions qui, sous une direction forte et vraiment psychologique, seront combinés avec des ateliers, il se formera nécessairement une génération qui, d'une part, nous montrera que les études actuelles n'exigent pas la dixième partie du temps et de la peine qu'on y consacre, de l'autre, que le temps, les forces et